

Jean-Michel SALANSKIS

Différence ontologique et cognition

Le sujet de cet article est la pertinence *théorique* de la pensée de Martin Heidegger pour les sciences cognitives.

Cette formulation est choisie pour dissiper une équivoque : on sait que Heidegger joue un rôle, d'ores et déjà attesté dans la littérature, dans la rencontre entre philosophie et sciences cognitives. C'est Hubert Dreyfus qui est pour ainsi dire le père de ce rôle : ses considérations sur les limites de l'intelligence artificielle, qui faisaient un usage décisif de la notion heideggerienne d'Être-au-Monde, ont mis en branle tout un mouvement d'élaboration critique, dont l'option première est la prise au sérieux de l'objection implicite opposée par avance par Heidegger à toute réduction de la pensée au symbolico-calculable. Cet aspect du lien **entre Heidegger et les Sciences Cognitives** est pris en charge dans ce volume par Hubert Dreyfus lui-même, la contribution de Terry Winograd évaluant par ailleurs jusqu'à quel point cette orientation originellement contestatrice peut donner lieu à un programme de recherche positif en intelligence artificielle.

Je voudrais quant à moi examiner, dans une tout autre optique, quel pourrait être l'intérêt *théorique* de certaines grandes propositions philosophiques de Heidegger, c'est-à-dire dans quelle mesure elles sont adéquates pour comprendre et encadrer un certain nombre de démarches techniques fondamentales des sciences cognitives. À la limite, je vise donc à dégager l'intérêt du heideggerianisme pour le modélisateur lui-même, ou, à tout le moins, pour le scientifique et l'épistémologue qui sont chacun une part de l'identité du cogniticien¹.

Je vais en fait me centrer sur un thème conceptuel : celui de la *différence ontologique*, soit la différence qui distingue l'Être de l'étant. Je prendrai en considération trois constructions théoriques rattachables aux sciences cognitives : la grammaire universelle de Montague, la grammaire cognitive de R. Langacker, et l'interprétation catastrophiste de la pensée et du langage proposée il y a plus de vingt

¹ J'emploie ce terme, à défaut de mieux, pour désigner le savant qui participe aux recherches cognitives.

ans par René Thom (puis développée et argumentée par Wolfgang Wildgen et Jean Petitot).

Le plan de cette étude sera le suivant :

1. Je commencerai par un bref exposé du contenu philosophique servant de guide : la notion heideggerienne de *différence ontologique*.
2. 3. 4. J'examinerai ensuite ce que disent respectivement du "sens de l'Être" et de la différence ontologique Montague, Langacker et la linguistique catastrophiste.
5. En conclusion, j'essaierai d'aborder quelques problèmes généraux soulevés par mon approche : d'une part, je m'enquerrai de sa compatibilité avec celle que Hubert Dreyfus a déjà rendue classique : d'autre part, je chercherai à déterminer quels enseignements sont à tirer de la possibilité d'une telle approche touchant le rapport Sciences/Philosophie, au delà même du rapport Sciences Cognitives/Philosophie.

Suivons donc ce programme.

La différence ontologique

« Si, pour un instant, nous nous arrêtons et que nous essayons, sans médiations ni jeux de glaces, de nous représenter exactement ce que disent les mots "Êtant" et "Être", alors nous nous apercevons, dans un tel examen, de l'absence de tout appui. Toute représentation se dissipe dans l'indéterminé. Pas complètement toutefois, car quelque chose continue à résonner sourdement et confusément, qui secourt notre croyance et notre prédication. S'il n'en était ainsi, nous ne pourrions jamais comprendre d'aucune façon, ce que pourtant en ce moment nous ne cessons de penser : "Cet été est torride." »²

Cette citation, extraite de ce que je considère comme un des textes les plus instructifs et éclairants de Heidegger sur la différence ontologique, manifeste avec netteté que celle-ci est avant tout une affaire de *signification*. En substance : 1) nous sommes incapables de décliner une signification des termes 'Être' et 'étant' ; 2) néanmoins, il faut bien que nous ayons accès à quelque chose comme un fond de sens pour ces termes, puisque nous formons avec assurance des phrases prédicatives où intervient le verbe *être*, et que cet usage est accompagné de compréhension et de croyance.

Si cette citation souligne déjà ce qu'on est en droit d'appeler dimension *cognitive* de la notion de différence ontologique, on trouve dans le même livre, quelques pages auparavant, une approche franchement *linguistique*, voire *grammaticale* de la même affaire : Heidegger tente de faire comprendre la *différence ontologique* – ce qui distingue l'Être de l'étant – en prenant appui sur l'ambiguïté du *participe*.

² Heidegger [1954], 208.

« Le mot “fleurissant” peut vouloir dire : chaque chose, chaque fois, qui fleurit, le rosier, le pommier [...] Fleurissant peut aussi vouloir dire “en fleur”, par opposition à “se fanant”, c'est-à-dire en train de se faner. »³

Il y a donc la signification *substantive* et la signification proprement *participiale* du participe. *Fleurissant* désigne un item qui fleurit, ou exprime purement l'être-en-train-de fleurir. Dans le second cas, celui de la signification participiale, le fleurissant “participe” – justement – de quelque chose : de l'événementialité, considérée indépendamment du fait qu'elle se recueille sur un item, sur une plante qui fleurit.

Mais le mot *étant* est aussi, grammaticalement, un participe présent. Si j'entends *étant* du côté de la signification participiale, ma pensée touche à l'*Être* lui-même, l'événementialité absolue, par delà “l'étant” substantif (envisagé comme dépôt, mémoire inerte de l'Être). Si le langage prend une tournure un peu étrange pour exprimer ainsi le sens propre du mot Être, c'est parce qu'il s'agit là, selon Heidegger, d'une signification profonde, essentielle, constamment opérante, toujours présupposée, mais en même temps systématiquement occultée au profit de la signification substantive : un étant, l'étant. Pourtant, le fait que le mot *étant* porte les deux acceptions prouve que, selon nos langues, jamais le participe substantif ne perd radicalement contact avec l'événement dont il est la retombée : plus exactement encore, jamais l'étant n'est pris de manière si substantive que sa signification ne participe *plus du tout* de l'événementialité de l'Être.

Le concept de la différence infinie, de l'abîme entre l'Être comme événementialité absolue et l'étant comme substantif inerte et désignable, différence ou abîme qui néanmoins supporte la conjonction, voire la coïncidence sur l'étant, est le concept heideggerien de la *différence ontologique* : à la fois Être et étant ne sont pas identiques, il faut ressaisir l'écart de sens entre eux ; et la langue naturelle, la pensée humaine confondent inexorablement le sens de l'Être et le sens de l'étant *en l'étant*.

Le projet philosophique de Heidegger, on le sait, est de “libérer” la pensée de l'Être de la subordination à l'égard de la pensée de l'étant, de “comprendre” le sens — que j'ai à l'instant paraphrasé comme sens d'*événementialité* — qui revient à l'Être comme pur Être, comprendre ce que signifie “en-train-d'être”, en somme. Au fil des textes et des décades, Heidegger trouve un certain nombre de déterminations de cet Être mystérieux : l'Être est Temps (Heidegger [1927]), don et injonction (Heidegger [1959]), topologie de la décloison (Heidegger [1949, 1962]).

Il était nécessaire d'imposer au lecteur ce petit exposé de ce que Heidegger a en vue lorsqu'il parle de *différence ontologique*. Dans la suite de l'article, on examinera de quelle manière divers contenus théoriques introduits par les linguistes,

³ Heidegger [1954], 203.

logiciens ou mathématiciens cités à comparaître tiennent la place du “sens de l’Être” dont Heidegger nous affirme qu’il fait question, qu’il est *la* grande question. À cette occasion, le problème heideggerien devrait devenir progressivement familier au lecteur, au point que ce premier exposé, d’opaque, voire de dérangeant qu’il sera d’abord apparu, se métamorphosera pour lui en l’outil idéal de repérage, l’instrument d’une compréhension plus large et plus agréable que je vois comme sa vraie nature.

Mais avant même ces développements, il est possible de dire en quoi cette affaire du sens *propre* du mot ‘Être’ concerne les sciences cognitives. On peut en un sens ramener la façon dont Heidegger attrape le problème de la différence ontologique, en effet, à la thèse suivante : aucun verbe d’aucune langue naturelle ne fera sens si l’on ne dispose pas d’abord du sens de l’Être, et partant, aucune phrase ne fera sens à défaut de cette précondition. Heidegger laisse donc entendre que l’instrument cognitif central qu’est le langage est nul et non avenu s’il ne fait pas retentir le sens de l’Être. Il est extrêmement tentant de transposer cette affirmation sous les formes suivantes :

(i) Aucun système informatique ne saura réaliser les tâches intelligentes s’il n’est pas équipé du sens de l’Être (à un niveau modulaire? à un niveau logique général ? au sein de sa base de connaissance, comme d’une donnée passive ?).

(ii) Aucune théorie cognitive du sémantisme ne pourra faire l’économie d’une approche du sens de l’Être.

Heidegger, dans le même passage du commentaire duquel je suis parti, n’hésite pas à dire qu’en dépit de l’oubli métaphysique du pur Être, qu’il baptise *einai*, celui-ci fait tourner les moteurs d’avions⁴. N’y aurait-il pas, dans le cas des sciences cognitives, un motif encore plus contraignant de prendre en considération le sens de l’Être? En effet, alors que l’orientation de la Science classique sur l’étant substantif – à supposer que Heidegger ait raison de la diagnostiquer⁵ – est après tout tactiquement légitimable, si l’on admet que son projet est justement de comprendre la structure de l’étant au plan de l’étant, et de dégager une technique contrôlant cet étant, le projet même des sciences cognitives, qu’il soit de comprendre ou de simuler la compréhension, semble inclure nécessairement la maîtrise théorique du sémantisme, et donc, si Heidegger a raison, la possession du sens de l’Être.

Pour savoir ce qu’on peut penser de ces questions, prenons maintenant en considération les quelques contextes annoncés.

⁴ «Si l’*einai* ne régnait, l’être de l’étant au sens de l’être pré-sent et par suite au sens de l’objectivité du stock d’objets – alors les moteurs d’avion non seulement ne tourneraient pas, mais même ne seraient tout simplement pas.» Heidegger [1962], 215.

⁵ Je n’en crois rien.

Montague

Mon but est de commenter les trois formules suivantes :

$o(j('entité') + \lambda u[u+u])$

$o(j('être') + \lambda T \lambda PP \{ \wedge \lambda u T \{ \wedge \lambda v [u+v] \} \})$

$o(\exists u(j(\alpha) + \wedge \lambda PP \{ u \}))$

Il s'agit des trois propriétés exigées par Montague de l'interprétation d'un fragment de l'anglais dans la *logique intensionnelle* proposée par lui dans l'article "Universal Grammar"⁶. Comme cela se devine un peu au seul vu du symbolisme, ces formules décident au niveau du schème général d'interprétation formelle des faits linguistiques ce qu'il advient des concepts fondamentaux de l'ontologie. Plus précisément, la seconde formule a bien l'aspect de quelque chose qui déclinerait une sorte de contenu logique de 'être'.

Certes, il faut, en principe, pour comprendre la portée philosophique de ces trois formules, saisir correctement tout le principe de la modélisation formelle de la langue décidée par Montague, ainsi que de la "sémantique" ensembliste qu'il parvient à définir sur la base de cette modélisation. L'ennuyeux est que ce jeu est extrêmement compliqué, et qu'il est fort difficile de le présenter beaucoup plus clairement que ne le fait Montague. Or, y consentir dans le cadre de cette étude aurait pour conséquence de la laisser envahir par la mise en place des notations et des définitions de Montague. Je vais plutôt essayer de donner seulement quelques indications minimales sur la démarche de Montague, acceptant donc une certaine imprécision, pour sauter au plus vite à l'interprétation des trois formules.

En fait, Montague fait essentiellement deux choses : d'une part, il interprète en termes de *types* la structuration catégorielle de la langue, d'autre part il prévoit systématiquement que, pour évaluer la dénotation/signification d'une phrase, il faut tenir compte de la distinction entre les types associés aux constituants de la phrase d'un côté, de la pluralisation implicite des "mondes possibles" exigée par les marqueurs modaux et les embrayeurs de l'autre côté.

Dans cet esprit, Montague définit deux étapes de traduction à partir d'une phrase de la langue naturelle : la première consiste à traduire la phrase dans la *logique intensionnelle*, la seconde consiste à l'évaluer dans un système ensembliste de *dénotations possibles* et de *significations*.

Au premier niveau, ce qui se passe est la mise en forme logique de la phrase, qui se joue elle-même à plusieurs étages. D'une part, on dégage la prédication réalisée par la phrase, on spécifie ce qui en elle est nom propre, nom commun, verbe, et on manifeste la quantification. D'autre part, on écrit les opérateurs de possibilisation ou de nécessité, correspondant à la modalisation détectable au niveau de la langue naturelle. Finalement, et c'est ce qui semble vraiment le propre de la représentation

⁶ Montague [1974], 222-245 ; les trois formules sont à la page 242.

voulue par Montague, la phrase dans sa constitution est relue à la lumière d'un système de types.

Les types de base sont les suivants : le type e pour les *individus*, le type t pour les *valeurs de vérité* (disons, le type *booléen*). Il y a en sus deux modes systématiques de formation de types complexes, en sorte que si σ et τ sont des types $\bullet\sigma, \tau^{\circ}$ est un nouveau type, et $\bullet s, \sigma^{\circ}$ aussi. La notation $\bullet\sigma, \tau^{\circ}$ exprime la complication *fonctionnelle* (le type des fonctions qui envoient les choses de type σ vers les choses de type τ), la notation $\bullet s, \sigma^{\circ}$ exprime le passage au *sens*, à l'*intensionnel* ($\bullet s, \sigma^{\circ}$ est le type des entités intensionnelles parallèles aux entités de type σ).

Voici comment Montague analyse les catégories fondamentales de la phrase au moyen de ces types :

— Aux *noms communs* est associé le type $\bullet e, t^{\circ}$; ce type est celui des fonctions de l'ensemble des individus vers {vrai, faux} ; on peut donc voir $\bullet e, t^{\circ}$ comme le type des *classes d'individus*, en identifiant une classe à sa fonction caractéristique, associant à tout individu la valeur vérité de son appartenance à la classe.

— Aux *termes singuliers* est associé le type $\bullet s, \bullet\bullet s, \bullet e, t^{\circ}, t^{\circ}$; mais $\bullet s, \bullet e, t^{\circ}$ est selon la convention associée à s le type des “sens de classes”, soit la contrepartie intensionnelle des classes, en substance ce qu'on appelle dans une terminologie normale *concepts*. Par conséquent $\bullet\bullet s, \bullet e, t^{\circ}, t^{\circ}$ est le type des *classes de concepts*, comme on le voit en réitérant la glose de la rubrique précédente. En réitérant la première glose de la présente rubrique, on voit finalement que le type associé aux *termes singuliers* est celui des *concepts de concepts*. Autant la précédente assignation de type était attendue, autant celle-ci surprend. Un des enjeux de la présente analyse est de comprendre sa raison d'être.

— Aux *verbes intransitifs* est associé le type des *classes de concepts de concepts*.

— Aux *verbes transitifs* est associé le type des fonctions définies sur des *concepts de concepts*, à valeurs dans les *classes de concepts de concepts*. C'est le type où se réalise la culmination de la complexité.

— Aux *phrases déclaratives* est associé le type *booléen* : ces phrases, on le sait, énoncent une énonciation susceptible d'être vraie ou fausse.

Il faut aussi comprendre comment l'assemblage d'une phrase concerne les types qui interviennent dans cet assemblage. Une phrase comme “John aime Mary”, par exemple, est analysée au plan syntaxique par Montague comme résultant des opérations suivantes : — la concaténation du *verbe transitif* “aime” et du *terme singulier* “Mary” produit le *verbe intransitif* “aime Mary” ; — la concaténation du *terme singulier* “John” et du *verbe intransitif* “aime Mary” produit la *phrase déclarative* “John aime Mary”.

Du point de vue des types, l'opération *verbe transitif + terme singulier* \emptyset *verbe intransitif* est interprétée comme l'application de la *fonction* associée au *verbe transitif* au *concept de concepts* associé au *terme singulier*, ce qui produit donc une *classe de concepts de concepts*.

De même l'opération *terme singulier + verbe intransitif* \emptyset *phrase déclarative* est interprétée comme l'évaluation logique de l'appartenance du concept de concepts associé au terme singulier à la classe de concepts de concepts associée au verbe intransitif, produisant ainsi une valeur booléenne, conformément au type associé aux phrases déclaratives.

Il est à remarquer que, pour peu qu'on accepte le fait que les termes singuliers sont lus comme *concepts de concepts*, le reste du dispositif apparaît ainsi clairement dans sa nécessité. L'interprétation logique de la langue naturelle repose classiquement sur l'interprétation des verbes intransitifs comme prédicats produisant par leur application aux termes singuliers des valeurs de vérité, donc un *verbe intransitif* doit avoir le type d'une *classe de concepts de concepts*. Et, vu l'action d'un *verbe transitif*, qui fabrique un *verbe intransitif* à partir d'un *verbe transitif* et d'un *terme singulier*, dès lors qu'est donné le principe de la lecture de la concaténation comme application de l'expression de gauche à l'expression de droite, le type complexe des verbes transitifs se laisse déduire.

Revenons maintenant aux trois thèses formelles listées au début de la section :

$$o(j(\text{'entité'}) + \lambda u[u+u]) \quad (1)$$

$$o(j(\text{'être'}) + \lambda T \lambda PP \{ \wedge \lambda u T \{ \wedge \lambda v [u+v] \} \}) \quad (2)$$

$$o(\exists u(j(\alpha) + \wedge \lambda PP \{ u \})) \quad (3)$$

L'application j désigne l'interprétation du fragment d'anglais dans la logique intensionnelle, ou du moins sa base : j associe à chaque constante du fragment d'anglais un objet intensionnel du bon type. Au-delà de la donnée de j , la "traduction" en logique intensionnelle va selon les règles d'un morphisme algébrique, ainsi que le formule Montague : à l'articulation catégorielle d'une phrase correspondent des opérations formelles une fois pour toutes spécifiées sur les formules de la logique intensionnelle. Les trois thèses sont de la forme oP , leur validité dans une structure signifie donc que les formules préfixées par o doivent être satisfaites par tout ce qui vaut comme "modèle" de la logique intensionnelle. Les modèles que Montague appelle "modèles logiquement possibles" sont ceux où ces thèses sont valides. Or, un modèle en général consiste :

(i) en une "interprétation fré géenne" permettant d'associer, selon de bons principes de compositionnalité, une *signification* à chaque phrase de cette logique, les significations étant fabriquées à partir d'un ensemble d'individus E , un ensemble

de mondes possibles I et un ensemble de valeurs d'embrayeurs J , en telle sorte qu'aux objets intensionnels de type τ correspondent des objets ensemblistes appartenant à l'ensemble des "significations de type τ "⁷ ;

(ii) en la spécification d'un monde possible i_0 et d'une valeur d'embrayeur j_0 , d'un "point de référence" en termes duquel tout peut être évalué.

Compte tenu de l'interprétation "kripkéenne" de la nécessité rappelée à l'instant, les deux premières thèses disent donc que les objets intensionnels associés aux termes du vocabulaire ontologique 'être' et 'entité' par j auront une dénotation/signification contrainte, indépendante du point de référence et formulée une fois pour toutes par les membres de droite au niveau intensionnel.

Essayons d'abord, cela dit, de comprendre la formule (3). α y désigne un nom propre quelconque de la langue (disons, 'Richard Montague'). $j(\alpha)$ est le *concept de concepts* associé à α ; u est une variable d'*individu*, P une variable de *concept*, $P\{u\}$ est la valeur booléenne de la subsomption de u sous P , $\lambda PP\{u\}$ est la *classe des concepts* sous lesquels u se range (l'opérateur *lambda* a le sens fonctionnel usuel), $\wedge \lambda PP\{u\}$ est le *concept des concepts* sous lesquels u se range (l'opérateur \wedge fait passer d'une *classe* au *concept* associé, il "intensionnalise"). $+$ est bien entendu le symbole d'égalité de la théorie. Donc la formule dit que nécessairement, il y a un *individu* tel que le *concept* de "se dire de cet individu" pour un *concept* coïncide avec le *concept de concepts* associé à α .

On a là un principe assurant *au niveau de la logique intensionnelle* la traductibilité dans le type des *individus des concepts de concepts* associés aux noms propres. La raison d'être du type bizarre associé aux *noms propres* apparaît du même coup : en substance, un *nom propre* est représenté dans la logique intensionnelle par le *concept des concepts* qui se disent de lui. Il s'agit en quelque sorte d'un renversement leibnizien, permettant de concevoir un individu en termes de son "essence", et égalisant cette essence avec la classe des prédicats satisfaits par l'individu, ou plutôt le concept découpant cette classe parmi le collectif universel des prédicats. On est dans l'ambiance du *principe des indiscernables*.

⁷ On définit les ensembles de *dénotations possibles* $D_{\tau,E,I}$ associés à un type τ (et à la donnée des ensembles E et I) de la manière suivante :

$$D_{e,E,I} = E ;$$

$$D_{t,E,I} = \{\perp, T\} = \{\text{faux}, \text{vrai}\} ;$$

$$D_{\bullet\sigma,\tau\otimes,E,I} = D_{\tau,E,I}^{D_{\sigma,E,I}} ;$$

$$D_{\bullet s,\tau\otimes,E,I} = (D_{\tau,E,I})^I.$$

On définit enfin l'ensembles des *significations* associées à un type τ par $M_{\tau,E,I} = D_{\tau,E,I}^{I \times J}$.

Passons donc à la formule (1), et tentons de la gloser à son tour. Elle nous renseigne sur j (‘entité’), c’est-à-dire sur l’objet de type *classe* associé par la base de traduction au *nom commun* ‘entité’ ; la formule (1) exprime que, dans un modèle, le sous-ensemble dénoté par j (‘entité’) doit coïncider avec la fonction booléenne associant à tout élément la valeur booléenne de son égalité avec soi, soit la valeur *vrai* (ce point découle du caractère raisonnable des règles sémantiques concernant $+$ et λ). La formule dit finalement que tout individu de l’univers est une entité, et, d’après son préfixe modal, que la chose est *nécessaire*, elle résiste à la variation des mondes possibles.

Il est aussi permis de lire qu’elle installe un dogme concernant le sens de l’être : l’auto-identité semble reconnue comme une déclinaison de ce sens. Dans la perspective de mon commentaire, il est tout à fait important de noter que le “sens de l’être” ici mis en avant est en fait un “sens de l’étant” ; ‘entité’ est un substantif synonyme acceptable de ‘étant’ ou ‘existant’, les deux vocables usuellement mis à contribution pour exprimer le pôle substantif de la différence ontologique. L’auto-identité serait donc le trait général caractérisant l’étant comme tel, à suivre le formalisme de Montague : el serait un premier “sens de l’Être” extrayable de sa théorie. Peut-on espérer que (2) délivre un “sens de l’Être” qui le prenne comme “verbe”, au-delà de toute essence de l’étant substantif ? Nous allons voir.

La formule (2) s’écrit $o(j(\text{‘être’}) + \lambda T \lambda P P \{ \lambda u T \{ \lambda v [u+v] \} \})$. Comme ‘être’ est un verbe transitif, d’après les conventions arrêtées de traduction vers la logique intensionnelle, $j(\text{‘être’})$ doit être du type *fonction* associant à tout *concept de concepts* une *classe de concepts de concepts*. $\lambda T \lambda P P \{ \lambda u T \{ \lambda v [u+v] \} \}$ est l’objet de ce type qui doit, d’après la formule, avoir même dénotation que $j(\text{‘être’})$ à travers tous les mondes possibles. Glosons donc $\lambda T \lambda P P \{ \lambda u T \{ \lambda v [u+v] \} \}$. $\lambda v [u+v]$ est la *classe* des *individus* égaux à u ; $\lambda v [u+v]$ est par suite le *concept* (pour un *individu*) de l’égalité à l’*individu* u . T et P sont des variables de *concepts de concepts* ; donc $T \{ \lambda v [u+v] \}$ est la valeur *booléenne* de la subsomption du *concept* d’égalité à u sous T ; $\lambda u T \{ \lambda v [u+v] \}$ est le *concept* pour un *individu* u que T se dise de l’égalité à lui. Ou encore : si C_T est ce *concept*, il est le *concept* des *individus* u tels que T se dise de l’égalité à u . $P \{ \lambda u T \{ \lambda v [u+v] \} \}$ est par suite la valeur *booléenne* de la subsomption de C_T sous P : elle est *vraie* ssi P se dit du *concept* des *individus* tels que T se dise de l’égalité à eux. En symétrisant les rôles de T et P , c’est-à-dire en voyant le type des verbes comme le type des fonctions booléennes définies sur un *couple de concepts de concepts*, conformément à un schème de dualité bien connu, on arrive à la glose suivante de $j(\text{‘être’})$: étant donnés deux *concepts de concepts* P et T , $j(\text{‘être’})$ leur associe la valeur booléenne de “ P se dit du *concept* des *individus* tels que T se dise de l’égalité à eux”.

Cette glose reste opaque. Afin de comprendre, prenons le cas où P et T sont associés à des *individus* a et b. P est donc le *concept* de “se dire de a” (pour des *concepts*) et T le concept de “se dire de b” (pour des *concepts*). La phrase générale ‘P se dit du *concept* des *individus* tels que T se dise de l'égalité à eux’ s'instancie donc en “le *concept* des *individus* égaux à b se dit de a”, *id est* a=b. Cette interprétation est en fait générale, puisque d'après la troisième formule, glosée tout à l'heure, tout *nom propre* de la langue reçoit une interprétation en termes d'*individus* de la logique intensionnelle.

Ainsi Montague, dans son codage de l'anglais, n'a pas prévu d'autre forme linguistique où insérer ‘être’ que la forme ‘•*nom propre*[®] est •*nom propre*[®]’. Son option, donc, est que *être* est un corrélateur de *noms propres*, son fonctionnement “verbal” consiste à évaluer leur identité, dans tous les mondes possibles. Les autres guises logiques de l'être (notamment l'inclusion et l'appartenance) ne sont pas prises en compte par la “Universal Grammar”. Les phrases *Le ciel est bleu* ou *les hommes sont des animaux* ne pourront pas être traitées.

Ce qui, dans un tel dispositif, apparaît comme de l'ordre du “sens de l'être”, est d'abord le fait qu'à l'encontre des autres verbes de la langue naturelle, la fonction interprétant *être* se définit à un niveau purement *syntactique* : il n'y pas une collection “contingente” d'*individus* du monde rendant raison de cette fonction. La formule que je viens de gloser impose que la logique intensionnelle ne reçoive pas un modèle tel que la traduction du verbe *être* y aurait une dénotation autre que celle qu'elle doit avoir, et qui est l'évaluation en terme des *concepts* des *concepts* se disant d'eux de l'identité de deux *individus*.

Montague “concède” ainsi à un point de vue heideggerien deux éléments importants :

- que le verbe *être* est à part parmi les autres verbes, au sens où sa sémantique articule *a priori* les types sémantiques mis en jeu dans la langue ;
- que l'articulation en question comporte la charge modale de la *nécessité* ; le “sens de l'être” ne peut s'énoncer qu'en référence à la pluralité des mondes possibles.

Mais il évacue l'ambivalence logique du verbe *être* et ramène le sens de l'être qu'il prend en compte à l'*identité*. Cette identité, néanmoins, est comme réfractée à travers le prisme de l'interprétation des noms propres comme *concepts de concepts*. Si l'on confronte le système de Montague avec la théorie du nom propre chez Kripke, il est patent que là où Kripke maintient une valeur en quelque sorte “positionnelle” du nom propre — qui désigne un individu identique à travers les mondes possibles — Montague efface dans la convention interprétative elle-même cette valeur, en assurant *a priori* que toute “position” véhiculée par une constante se résout en le concept de se dire d'un individu. Les individus sont par avance égalisés avec le jeu de la prédication qu'ils occasionnent, la théorie présuppose qu'un individu

n'a jamais plus de charge sémantique que le concept de ce qui conceptuellement se dit de lui.

Ce qu'un compte-rendu ontologique de la "Universal Grammar" peut retenir est donc que le sens de l'Être est implicitement vu par cette formalisation ou bien du côté de l'étant, en termes de l'auto-identité⁸, ou bien sur un plan à part, syntaxique, en liaison avec la valeur modale de nécessité, mais toujours comme sens d'identité ; qu'il n'est laissé place à aucune interprétation du sens de l'être en termes de position (selon laquelle "être" voudrait dire se poser, accéder à la singularité positionnelle), telle qu'elle pourrait être suggérée – au sein de la tradition analytique – par une réflexion sur le nom propre (et ce en dépit du fait que la fonction syntaxique de 'être' est repérée comme l'identification des noms propres).

Langacker

⁸ Il est à noter que Butcharov, dans Butcharov [1988], au cours d'un débat sur la controverse Russell-Meinong, énonce spontanément l'essence de l'étant dans des termes comparables :

« In my article I argued also that neither the anti-Meinongian nor the Meinongian has provided an account of this more fundamental sense of "exists", and that unless such an account is provided, the dispute between them is likely to remain on the level of flourishes of rhetoric. *This* was my chief point. And at the end I suggested an account of that sense in terms of the idea of indefinite identifiability, an account developed in detail in my book *Being Qua Being: A Theory of Identity, Existence, and Predication* (Bloomington and London: Indiana University Press, 1979). » Butcharov [1988], p. 167.

Le sens de "exists" n'est peut-être ni tout à fait le sens de l'Être ni celui de l'étant ; la réidentifiabilité indéfinie n'est sans doute pas l'auto-identité nue (mais plutôt, pour ainsi dire, le schème de celle-ci dans le temps) ; néanmoins, la relation de parenté me semble pouvoir être légitimement prononcée.

Au-delà de cette référence à une argutie passionnée sur le sens de l'être dans l'aire analytique, il me semble qu'on peut facilement observer que l'auto-identité est le trait essentiel de l'Être tel que cette tradition le comprend. La réflexion exemplaire de Quine sur l'engagement ontologique des discours ou des théories, par exemple, tombe naturellement sur un tel critère, que ce soit lorsqu'elle pose les phrases $\exists x x=a$ comme les phrases par excellence par le truchement desquels une théorie s'engage envers l'Être d'un étant de nom *a*, ou lorsqu'elle s'interroge sur l'admissibilité dans l'Être des propositions ou attributs, et subordonne immédiatement la réponse à cette question à la définissabilité de l'égalité entre ces candidats au titre d'étants (cf. Quine [1969], 13-37, notamment 34-35).

Entrons maintenant dans ce que Ronald Langacker dit du sens de l'Être. On peut d'abord supposer que cela tient dans le diagramme qu'il attribue au mot 'être' (*be* dans la langue d'origine), reproduit⁹ presque fidèlement à la figure 1 [en omettant seulement quelques traits de corrélation interne]. Quelques commentaires sont nécessaires.

Pour commencer, il importe de situer généralement la tentative de Langacker. Elle consiste – à nouveau – à proposer une *sémantique* des phrases de la langue naturelle. En fait, son projet réagit avant tout au dogme de la linguistique transformationnelle : la polémique de Langacker s'exerce contre la réduction du sémantique au grammatical, dont il rend responsable le courant chomskien. Le rétablissement de la sémantique dans son droit propre, cela dit, ne passe certainement pas, chez Langacker, par une voie en quelque manière similaire à celle de Montague : si ce dernier définit bien un niveau *sémantique*, il s'agit en l'occurrence de la sémantique ensembliste familière aux logiciens et aux mathématiciens¹⁰, dont, d'une part, l'autonomie ultime vis-à-vis de la syntaxe fait problème (procurer une sémantique ensembliste à des énoncés, n'est-ce pas, en dernière analyse, les interpréter dans la théorie de Zermelo-Fraenkel selon une procédure grammaticale ?), et qui, d'autre part, n'envisage la "constituance" des expressions linguistiques que du point de vue des conditions de vérité (selon la tradition frégréenne).

⁹ Cf. Langacker [1986], p. 37.

¹⁰ Bien que Montague dissimule partiellement le caractère modèle-théorique de son approche dans sa présentation *algébrique* de la notion d'*interprétation frégréenne*.

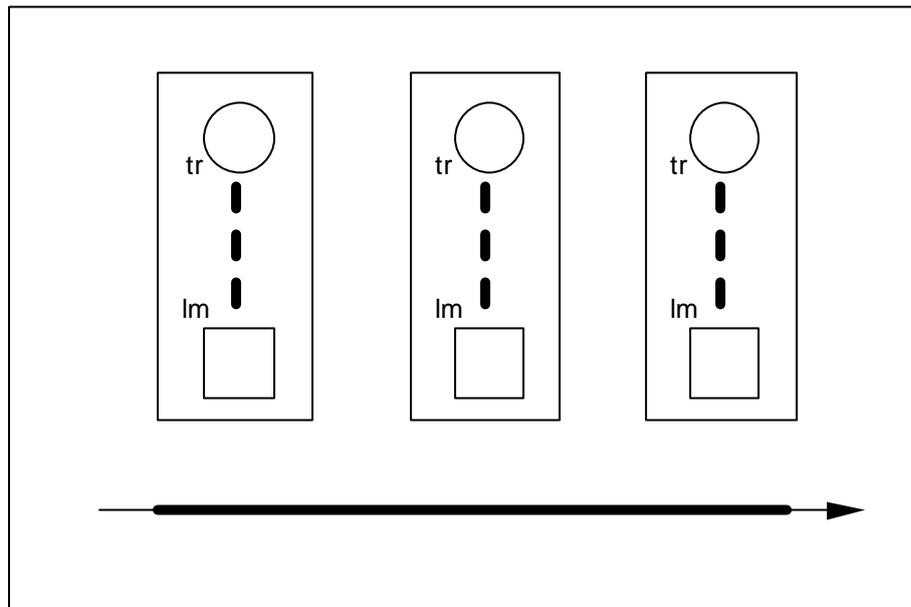


Figure 1

Langacker, de son côté, situe la sémantique du côté de ce qu'il appelle *conceptualisation* : « Meaning is equated with conceptualization »¹¹. Si vaste que soit la portée de ce concept, il importe avant tout de retenir qu'en lui faisant appel, Langacker veut renvoyer la signifiante à l'*opération cognitive*, à l'élément actif de mise en perspective qui accompagne tout phrasier humain :

« Because conceptualization resides in cognitive processing, our ultimate objective must be to characterize the types of cognitive events whose occurrence constitutes a given mental experience. »¹²

On voit comme il est tentant, comme il serait facile d'annexer un tel propos à la vieille conviction phénoménologique selon laquelle les *synthèses subjectives* sont la clé du sens (Kant, Husserl ...). Mais ne nous précipitons pas. En tout état de cause les *diagrammes* de la grammaire cognitive, et notamment celui que j'ai reproduit au début de cette section, sont censés restituer la *conceptualisation* où Langacker situe le contenu *sémantique* de l'unité symbolique considérée : l'attribution du diagramme à *be* est bien l'attribution à l'Être de son sens.

Dans le développement de sa description du langage, Langacker rencontre le problème de la caractérisation des verbes, relativement aux expressions relationnelles dont la valeur sémantique semble de prime abord la même. Il envisage ainsi l'exemple anglais suivant : qu'est-ce qui est la teneur sémantique distinctive du verbe *cross* par rapport à la préposition *across*? Le traitement que Langacker

¹¹ Langacker [1986], p. 3.

¹² Langacker [1986], p. 3.

donne du verbe *être* est, dans son système, une conséquence de la réponse apportée à cette question.

Or, cette réponse est fondée sur la distinction qu'il opère entre *sequential scanning* et *summary scanning* : le terme "scanning", de toute manière, renvoie au *temps de conceptualisation*, que Langacker, en parfait accord avec la tradition phénoménologique, distingue du *temps conçu*. Lorsque Langacker écrit

« Toute conceptualisation, quelle qu'elle soit, demande un certain laps de temps d'enregistrement pour les opérations cognitives qu'elle requiert. *A fortiori*, un temps d'enregistrement est nécessaire pour conceptualiser le passage du temps ou pour suivre mentalement l'évolution temporelle d'une situation. »¹³

il est au plus près de l'analyse husserlienne du *Zeitbewusstsein*¹⁴, distinguant, à partir du cas d'une mélodie, le temps chosique et le temps intime, et finalement à l'intérieur de ce temps intime lui-même – bien que de manière, on le sait, problématique – le temps *constituant* et le temps *constitué*. La différence qui se maintient, et qui crée en principe un écart "absolu" entre Langacker et la phénoménologie, est que ce dernier porte un regard *objectiviste* sur le temps intime, le considère comme pris dans le temps du monde ("demande un certain laps de temps d'enregistrement pour les opérations cognitives qu'elle requiert"), et donc se détourne, précisément, de tout discours de la *constitution*.

Mais revenons aux deux modes de "scanning", c'est-à-dire de "parcours enregistrant discret" (dans Langacker [1987], Vandeloise traduit par *enregistrement*, ce qui, sans doute, n'est pas améliorable ; j'ajoute la spécification de discrétion parce qu'elle me paraît présente dans la théorisation de Langacker, et, à vrai dire, parce qu'elle vient bien avec le mot *scan*, au moins pour toute personne qui a dans la tête le suivi d'un texte par un compilateur, ou la réception d'une image par un "scanner" comme exemples clefs de l'opération de *scan*). Le *sequential scanning* et le *summary scanning* enregistrent successivement les états d'un processus. Mais alors que le *summary scanning* les accumule dans une image globale, le *sequential scanning* fait venir chaque état dans la disparition du précédent, enchaîne les états dans un "rythme" phénoménologique où je pense être en droit de reconnaître ce que Husserl a décrit dans son fameux *diagramme des rétentions*¹⁵, censé rendre compte de la temporalisation agie par la conscience transcendantale. Langacker affirme donc que le sémantisme d'un verbe comme *cross* ne diffère de celui de la préposition *across* que par la nature de l'enregistrement des états du processus conceptualisé : *sequential scanning* pour le verbe, *summary scanning* pour la préposition.

¹³ Langacker [1987], 129.

¹⁴ Husserl [1905].

¹⁵ Cf. Husserl [1905], 43.

Si maintenant l'on examine les diagrammes (reproduits à la figure 2) par lesquels Langacker lui-même représente la distinction entre *summary* et *sequential scanning*¹⁶, on verra que le *sequential scanning* est purement et simplement *sans mémoire* chez Langacker, alors que le *summary scanning* donne lieu à un diagramme pratiquement identique à celui de Husserl, du moins tel que l'a discrétisé Merleau-Ponty¹⁷ : un diagramme où chaque instant capitalise les enregistrements déjà effectués. Faut-il en revanche dire qu'il n'y a pas rétention du tout-juste-passé dans le *sequential scanning*? Les citations suivantes ne permettent peut-être pas de trancher :

« la conceptualisation est donc dynamique, dans la mesure où son contenu change d'un instant à l'autre. Au niveau des événements cognitifs, nous pouvons supposer que les événements qui représentent une scène donnée ne sont que momentanément actifs et commencent à s'estomper dès que la scène suivante commence. »¹⁸

« Sequential scanning is the mode of processing we employ when watching a motion picture or observing a ball as it flies through the air »¹⁹

¹⁶ Cf. Langacker [1987], 131.

¹⁷ Cf. Merleau-Ponty [1945], 477.

¹⁸ Langacker [1987], 130.

¹⁹ Langacker [1986], 26.

Figure 2

Est-ce que “commence à s'estomper” contient l'idée de “persistant quelque peu” ? La métaphore du cinéma me semble impliquer l'idée de rétention, mais Langacker l'entend-il ainsi ? En tout état de cause, je serais d'avis que le thème de la rétention fait partie *de droit* d'un bon concept de *sequential scanning*, et que les diagrammes de Langacker ne capturent donc pas parfaitement la distinction qu'il opère. Il n'est pas sûr que le diagramme du *summary scanning* montre bien ce qui en est l'essence, et qui est que le scanning converge sur l'image cumulative finale (la *Gestalt* finale, dit Langacker). De même, comme je l'ai dit, le diagramme du *sequential scanning* ne montre pas ce qui en fait le dynamisme, et qui est la mémoire immédiate de transition que Husserl appelait rétention du tout-juste-passé.

Cela dit, si nous supposons que nous avons compris la distinction, nous sommes à même de saisir la sémantique proposée par Langacker pour *être*. Être, d'après son diagramme, dit l'enchaînement-avec-soi-dans-le-temps d'une relation mettant en jeu un “trajecteur” *chose* (symbolisé par un cercle sur la figure 1) et un “site” *entité quelconque* (symbolisé par un carré). Cet enchaînement est conceptualisé suivant un *sequential scanning*. Langacker résume ainsi en langue naturelle ce “sens de l'Être” :

« In summary, [BE] follows through time, by means of sequential scanning, the evolution of a situation that is construed as being stable but not further specified (except for its relational character). »²⁰

Je peux tout de suite faire un certain nombre de commentaires, visant à récupérer ce que Langacker met en place dans la perspective heideggerienne.

Tout d'abord, Langacker juge nécessaire d'*explicitement* la sémantique du verbe *être*. On peut même dire que la possibilité de proposer une telle sémantique est un aspect essentiel de toute sa théorie : le niveau réflexif qu'il mobilise pour analyser *Être* est ce au moyen de quoi il articule la distinction sémantique entre *noms* et *verbes*, et cette distinction elle-même est une pierre de touche du système de ses descriptions²¹. Donc, le travail de Langacker vient à l'appui de la grande intuition

²⁰ Langacker [1986], 36.

²¹ Par exemple, dans le tome II des *Foundations of Cognitive Grammar* (Langacker [1991]), la distinction des deux premières grandes sections, “Nominal Structure” et “Clause Structure” renvoie à cette opposition sémantique ; plus, à l'intérieur de chaque section, le balancement de la valeur d'entité à celle de processus opère sans cesse et rend compte d'une part importante de l'agencement sémantique. En fait, beaucoup de ce qu'énonce Langacker me semble au plus proche d'une phénoménologie de type heideggerien. Pour indiquer simplement trois autres pistes pour ce parallèle, je mentionnerai la conception que se fait Langacker de ce qu'il appelle instanciation et *grounding*, son analyse du sémantisme des temps de l'anglais

heideggerienne, selon laquelle, rappelons-le, le verbe Être, bien loin d'être un marqueur symbolique privé de portée propre, simple auxiliaire d'une cohérence syntactico-sémantique à laquelle il ne participe pas, contient l'élément sémantique sur lequel en dernière analyse toute la signification repose.

Deuxièmement, l'analyse de Langacker confirme la conception heideggerienne quant à la question du *temps*. Heidegger, dès *Sein und Zeit*, explique que le sens de l'Être ne se laisse approcher que dans l'horizon du temps, que nous ne commençons à comprendre ce que veut dire Être qu'en envisageant l'Être dans l'horizon du Temps, et même plus précisément dans l'horizon du *temps originnaire*, soit d'un temps d'avant le temps du sens commun objectivé comme *continuum* substantif d'instant (temps "vulgaire" que relève le modèle mathématique) : un temps de la *temporalisation* pré-théorique. Chez Langacker aussi, Être se comprend en termes du temps, et d'un temps distinct du temps *conçu* (projeté substantif en face de l'intentionnalité du langage) : un *temps cognitif* (le temps du *sequential scanning*, analogue positif du temps phénoménologique constituant de Husserl).

Mais qu'en est-il, pour resserrer l'enquête, de la différence ontologique proprement dite, de la distinction Être-étant? Pour répondre à cette question, de nouvelles remarques sont nécessaires. Je vais les ordonner en deux temps.

1. La différence ontologique selon le diagramme de l'Être

Tout d'abord, il y a une trace du problème dans le diagramme de la figure 1 : le "trajecteur" de la relation temporalisée qui fait le sens de l'Être est une *chose*, alors que le "site" est une *entité quelconque*. Ceci ne peut être justement évalué que si l'on explicite la distinction trajecteur/site, essentielle au dispositif de Langacker :

« Chaque prédicat relationnel est asymétrique en ce qui concerne l'importance du rôle attribué aux entités qui participent aux interconnexions mises en profil : un des participants est présenté comme celui dont la nature ou la localisation doit être établie. Je l'appelle *trajecteur* et je l'analyse comme la figure dans le profil de la relation. Le terme *site* s'applique aux autres participants saillants, par rapport auxquels le trajecteur est situé. »²²

(en termes de l'opposition proximal/distal), et son étonnante analyse de la locution *there is* : tout ce discours consonne avec la relecture par Heidegger du rapport sujet-objet en termes de la transcendance du *Dasein*, ou avec sa thématization de la *déclousion* de l'Être dans l'étant. Un des grands éléments de la séduction qu'exerce le travail de Langacker est pour moi la conjonction surprenante et non problématique d'une inspiration de type phénoménologique et d'un propos méthodologique de science positive.

²² Langacker [1987], 126.

« Every relational predication elevates one of its participants to the status of figure. I refer to this participant as its “trajector” ; other salient participants are referred to as “landmarks”. This terminology is inspired by prototypical action verbs, where the trajector is generally the primary mover, but the definitions make no specific reference to motion and are therefore applicable to any relational expression. The trajector/landmark asymmetry underlies the subject/object distinction, but the former notions have considerably broader application. »²³

Le mot ‘Être’, pour en revenir à lui, dramatise donc, selon Langacker, la saillance d'une *chose* relativement à son *site*, qui lui-même peut être une chose ou une relation, une entité quelconque en bref. La chose-trajecteur, à la fois, est l'élément saillant, qui prévaut comme la figure sur son fond, et ce qui doit être localisé, ce qui est en fait localisé par le lien au site énoncé par l'Être. L'événement générique de l'Être est celui d'une localisation, en un sens du terme qui déborde la spatialité : bien que figure/fond soit évoqué comme modèle, et que le terme *saillance* soit utilisé, nous devons, d'après les déclarations explicites de Langacker, penser la localisation du trajecteur à l'égard du site en termes d'une topologie moins contraignante que celle de l'espace. En fait, le terme *chose* est lui-même défini par Langacker en référence à une telle topologie minimale : il appelle chose en général toute *région* dans un *domaine*, le cas des régions de l'espace-temps occupées par des objets physiques ordinaires n'étant selon lui qu'un cas “prototypique”.

Être dit donc la localisation à l'égard d'un site d'une entité qui se spécifie comme *région* dans un domaine. Je note au passage que la traduction de *landmark* par *site* (choisie par C. Vandeloise) est particulièrement heureuse, en raison du contexte de topologie minimale sur lequel j'ai insisté.

Cette interprétation de l'Être fait une place à la différence ontologique : dans l'événement de l'Être, il y a un étant privilégié, le *trajecteur/chose*. Son caractère d'*étant* lui vient de ce qu'il est déjà prélevé sur un domaine, il est déjà une focalisation (une *région*, dans les termes de Langacker). La prédication ontologique dit alors la localisation même de cet étant à l'égard du site, localisation enregistrée selon la temporalisation “séquentielle”.

Déjà, la référence au temps du diagramme de Langacker introduisait dans le “sens de l'être” quelque chose qui ne figurait pas dans le système de Montague. Ici, nous voyons apparaître quelque chose dont nous avons dit que la “Universal Grammar” évacuait la pertinence possible, en décrétant la réductibilité absolue de la valeur du nom propre : la signification “positionnelle” de l'Être²⁴.

Avec de telles informations sur les descriptions de Langacker, nous sommes presque en mesure de reconnaître l'idée heideggerienne de la *déclousion*. Comme je

²³ Langacker [1986], 10.

²⁴ Signification qui, d'après la profonde étude de Heidegger sur Kant (“La thèse de Kant sur l'Être”, Heidegger [1963]), est le cœur de la détermination kantienne du sens de l'Être.

J'ai dit dans la première section – en me référant à Heidegger [1949, 1962] –, cette idée correspond à l'une des façons dont Heidegger est parvenu à penser la différence ontologique. Il est bon maintenant de donner quelques précisions sur l'histoire que Heidegger a dans l'esprit lorsqu'il parle de *déclousion*, histoire au demeurant caractéristique de ce qu'on a appelé le “second Heidegger”.

Selon la perspective de la déclousion, l'Être doit être vu comme une “dimension de réserve”, une profondeur, dont le plan de l'étant serait une sorte de bord. Ce qui fait qu'un étant nous soit donné comme étant, c'est que “l'Être se déclôt dans l'étant”, l'étant chute du “sans-mesure” de l'intérieur de l'Être dans la localisation, l'actualité ; par exemple, la Montagne de la forêt noire “sort” dans la non-occultation (la *Unverborgenheit*) et se tient devant nous. De plus, dans l'occasion de cette chute, deux drames contradictoires et complémentaires s'accomplissent : d'une part la temporalisation fondamentale se déploie dans son épaisseur, l'étant qui se tient devant nous réalise sur lui l'unité de la provenance, de la présence et du déclin, soit des trois tensions essentielles du temps ; d'autre part elle s'obture jusqu'à la “déposition” de l'étant en un *là* temporel, l'advenue au plan de l'étant ne pouvant être que la perte de toute cette “épaisseur” de la présence que Heidegger conçoit tout à la fois comme richesse temporelle et comme contact avec la dimension excédentaire de l'Être. En 1980-82²⁵, j'avais associé un diagramme à cette notion heideggerienne, que je propose à la figure 3, parce qu'il me semble éclairer le récit qui précède.

²⁵ Cf. Salanskis [1986].

DIMENSION DE L'ÊTRE = *apeiron* (sans mesure, infini)

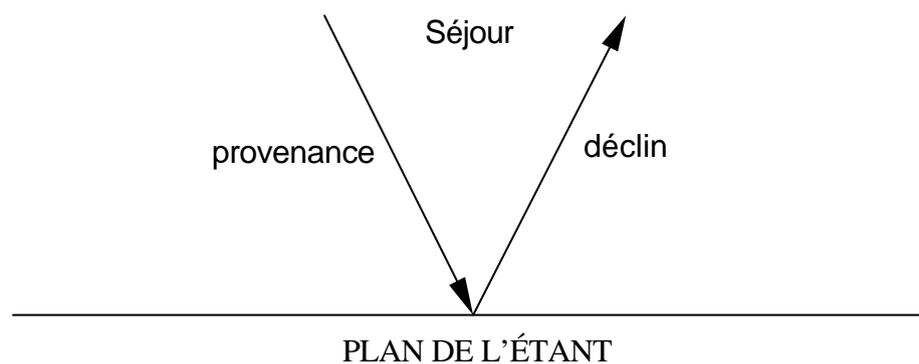


Figure 3

La décloison ne se retrouve pas exactement telle quelle dans le dispositif de Langacker. Celui-ci, d'après ce que nous avons vu, conjoint en fait dans son "diagramme de l'Être" deux affaires homologues à l'idée de décloison. D'une part le trajecteur du diagramme se distingue dans un domaine conformément à la relation qu'il contracte avec un site, et ce premier procès "topologique" nous donne pour ainsi dire une *déclousion spatiale*, mais qui se joue dans une seule dimension. D'autre part, la temporalisation du *sequential scanning* déploie tout ce dispositif. Bien que la diagrammatique de Langacker n'accorde pas de profondeur à cette temporalisation, et la mette plutôt à plat dans le diagramme (la temporalisation, pour ainsi dire, englobe et repère la relation topologique, au lieu de la projeter), l'agencement complet présente une homologie frappante avec le schéma de la décloison.

Néanmoins, il faut bien voir que la dimension de temporalisation, chez Langacker, n'est pas envisagée comme ancrée dans le "sans-mesure", il n'y a pas de perspective *infinitaire* sur l'intérieur de l'Être. Il n'est même pas obligatoire, semble-t-il, et je reprends ici ce que je disais tout à l'heure de la distinction *summary scanning/sequential scanning* (en confrontant avec Husserl), de se représenter le flux temporel comme infinitaire dans la description de Langacker. Une autre différence tient à ceci que la temporalisation est prise comme un facteur *subjectif* — qui plus est non constituant, au lieu que la temporalisation heideggerienne de la décloison est antérieure à la distinction sujet/objet, originaire.

Ces différences ne font peut-être qu'exprimer la distinction disciplinaire entre une linguistique cognitive et une philosophie. Peut-on néanmoins parler, dans le cadre du dispositif de Langacker, d'une transcendance de l'Être sur l'étant, d'un "retrait" nécessaire de l'Être dans l'événement même de la décloison? Dans le récit

heideggerien, les éléments qui véhiculent ce sens de retrait sont précisément l'infinitarité de la dimension de l'Être, et l'idée de la projection sur le plan de l'étant. La possibilité de retrouver chez Langacker le concept de la transcendance ou du retrait de l'Être semble donc pour le moins problématique.

En fait, la perspective infinitaire peut s'introduire en un lieu du dispositif de Langacker : on peut concevoir le domaine où se tient le *site* par rapport auquel se localise l'étant-trajecteur comme infini, au nom de l'analogie spatiale qui inspire la description. Mais rappelons que Langacker accepte la liste {Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi, Samedi} comme domaine, sur fond duquel la "chose" Mardi, par exemple, se détache. Donc l'implication de l'élément infinitaire dans le "plan" de la relation absolument générale temporalisée par le diagramme de l'Être n'est pas non plus nécessaire ; dans la mesure où l'espace est le domaine paradigmatique, cette implication reste néanmoins une possibilité de sens importante affectant le diagramme.

Mais on peut reprendre le problème en examinant les descriptions par Langacker du sémantisme des participes et des nominalisations de verbes, qui sont précisément les faits de langage invoqués par Heidegger dans le texte de présentation de la différence ontologique évoqué tout à l'heure.

2. La différence ontologique selon les diagrammes du participe et de la nominalisation

Langacker rend compte, en effet, de ce qui se produit dans l'ordre sémantique lorsque l'on passe du verbe à son participe présent. Au niveau de schématicité où se place la théorie, le verbe dont il s'agit n'est pas précisé, si bien que ce qui est expliqué n'est à la lettre pas autre chose que le passage de 'Être' à 'étant'.

La transformation du contenu **processuel du verbe en** contenu du participe consiste en trois modifications : le *sequential scanning* est converti en *summary scanning*, la *base* temporelle sur fond de laquelle est vue le *profil* temporel du processus est restreinte au "champ de présence" visé par le participe, et finalement les états intervenants dans la *Gestalt* restreinte sont conçus comme homogènes. Cela pourrait se schématiser comme la figure 4 l'indique.

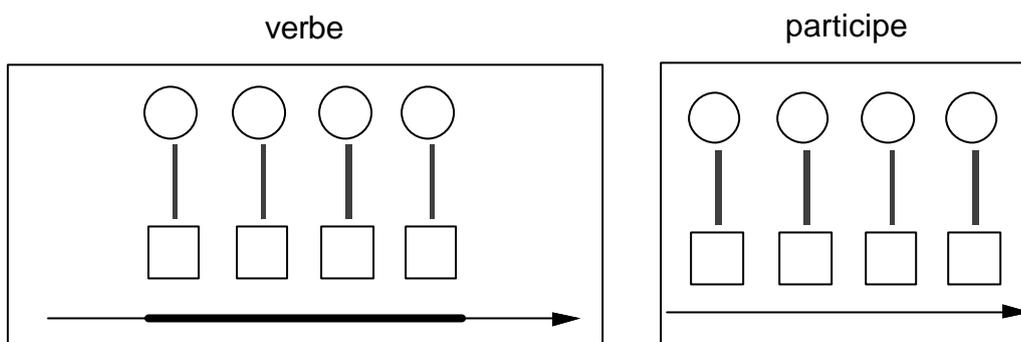


Figure 4. (la partie épaisse de la flèche temporelle signale le *sequential scanning*)

Le résultat, donc, est une relation atemporelle, et non plus un processus : *dansant* signifie une *Gestalt* homogène de moments de processus de danse, dont la durée sature le champ temporel de référence. *étant*, d'après cette option, dit donc une *Gestalt* homogène de l'Être-processus saturant le déploiement temporel. Mais, avec ce participe, nous n'en sommes pas encore à ce dont parle Heidegger : l'étant *substantif*, la nominalisation *étant*, qu'on impose en disant, justement, l'étant.

Or Langacker a aussi une lecture des *nominalisations* ; le schéma qui la résume est à la figure 5.

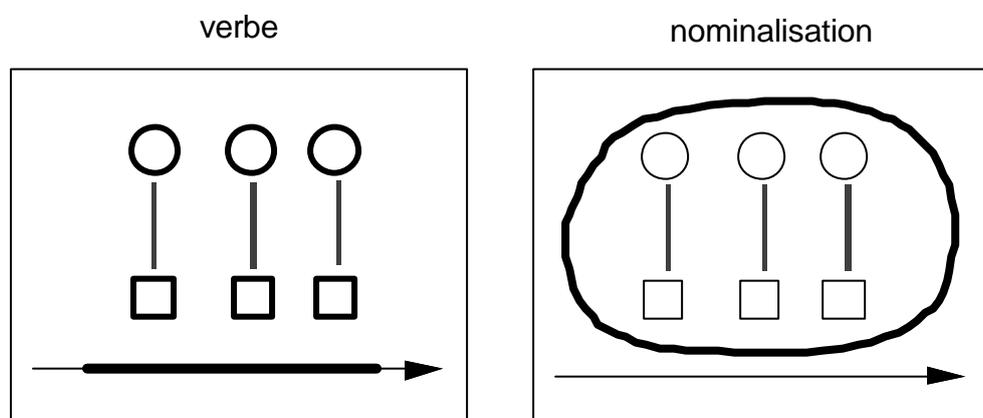


Figure 5

L'action de la nominalisation consiste premièrement, comme pour le participe, en l'annulation du *sequential scanning* au profit du *summary scanning*. Mais, par dessus le marché, elle porte à l'explicite pour l'imposer comme le nouveau profil la région des interconnexions temporalisées dans le processus :

« L'effet de la nominalisation est de transférer le profil à ce niveau supérieur : il prend le processus désigné par la racine verbale comme base et, dans cette base, il sélectionne comme profil la région d'ordre supérieur comprenant les états composant le processus. Ces états ne sont mis en profil que collectivement, en tant que facettes de la région abstraite ; ainsi, bien qu'il aient individuellement le statut de relations, le prédicat dans son ensemble est nominal. »²⁶

On voit donc ce qu'apporte la nominalisation : au niveau du participe présent, on a certes une *Gestalt* homogène de moments, mais c'est encore une *Gestalt temporelle*, ou plutôt, le temps et le système des relations qui se manifestent au fil du processus sont co-immobilisés dans une même *Gestalt* mentale conjointement spatiale et temporelle. La nominalisation, en revanche, prend comme profil la “région implicite” *trace* dans l'externalité (l'espace) du processus ; tout se passe comme si la *Gestalt* du participe était projetée sur l'espace externe, sur la dimension non temporelle où se dispose la relation temporalisée, le domaine où, déjà, s'inscrit le trajecteur de cette relation. Dans le cas du participe, la restriction opère dans le temps : on passe à un intervalle temporel *restreint* que la *Gestalt* du participe sature. Dans le cas de la nominalisation, cette restriction se reporte sur l'externe, où elle dessine les limites de la région d'un nom ; de plus, il y a une sorte de restriction dimensionnelle, qui consiste en ceci que le déroulement temporel passe encore plus à l'arrière-plan, que le processus s'aplatit en quelque sorte sur le domaine où il se joue.

Il est clair que ce dispositif est au plus près du diagramme que j'ai proposé pour rendre compte de la décloison heideggerienne. Les caractères essentiels que j'y ai identifiés se retrouvent dans la description de Langacker : une certaine *illimitation originnaire* (celle de la base temporelle sur laquelle est profilé le pur verbe, qui est en excès sur le profil dans une mesure *indéfinie*²⁷) et la *projection* (projection-synthèse du *scanning* sur le domaine des interconnexions).

Pour résumer cette section, la différence ontologique, dans le système de Langacker, peut être analysée à deux niveaux, qui correspondent aux deux interprètes possibles pour le rôle de l'*étant* : — d'une part le trajecteur du schéma verbal général ; — d'autre part la région de sa relation temporalisée.

L'alternative interprétative est la suivante :

— ou bien l'on regarde simplement le diagramme associé à la pure verbalité de l'Être (à [BE], distinct de [TO BE]), et l'on voit le protagoniste-chose qu'est le trajecteur comme jouant le rôle de l'étant heideggerien ; on retrouve alors le schéma heideggerien de la décloison (il y a localisation de l'étant, il y a temporalisation de

²⁶ Langacker [1987], 148.

²⁷ Mais sans doute, pour concevoir cet excès indéfini comme analogue au déploiement de la provenance et du déclin dans l'*apeiron* faut-il prendre le temps comme *temps continu*, se représenter la restriction comme passage d'un intervalle ouvert à un sous-intervalle compact, d'une manière qui n'est pas sans évoquer, si je les ai bien comprises à Caen en juin 1992, certaines analyses d'A. Culioli.

cette localisation), mais l'illimitation de l'Être n'est guère marquée, le rapport de projection de l'Être à l'étant ne se manifeste pas non plus clairement, la transcendance de l'Être sur l'étant semble n'avoir pas d'autre sens que la distinction de niveau qui s'établit entre le trajecteur *chose* et le système complexe de la temporalisation de la relation de ce trajecteur à une entité *site*.

— ou bien on regarde les “chaînon manquants” que sont la formation du participe et la nominalisation, et l'on voit alors émerger de façon assez claire les aspects qui semblaient manquer d'abord, la restriction d'une illimitation temporelle donnée avec le participe, la projection sur le “domaine de la relation” qui se joue au niveau de la nominalisation. C'est donc le passage de [BE] à [THE BEING] dont la description langackerienne serait au plus près du schéma heideggerien.

Thom, Petitot

La conception du sens illustrée par les descriptions de Langacker, aussi bien que les modélisations dynamicistes de style connexionniste, on le sait, ont été précédées par la réflexion *catastrophiste* sur la forme, cognitive avant l'heure : non seulement elle a devancé la plupart des thèmes qui sont aujourd'hui mis en avant, comme la fonction “représentative” susceptible d'être endossée par des attracteurs, ou la fondamentalité du spatial dans l'ordre sémantique²⁸, mais encore elle l'a fait dans une perspective unitaire, qui visait un champ du savoir de même envergure que celui qu'on appelle aujourd'hui champ cognitif.

D'où la question naturelle : l'approche physico-dynamiciste du sens rencontre-t-elle, à l'instar de la démarche logicienne de Montague et de la démarche linguistique-cognitive de Langacker, la figure de la différence ontologique ?

On peut être tenté, pour répondre, de partir de la glose donnée par Thom d'une phrase attributive simple comme “le ciel est bleu”. Dans Thom [1970]²⁹, ainsi, l'auteur propose de concevoir le ciel comme une forme F d'un produit $R \times C$, où R est l'espace externe, et C l'espace qualitatif interne où des attracteurs d'une dynamique chromatique incarnent les différentes couleurs. La phrase “le ciel est bleu” dit alors que la projection $p(F)$ sur l'espace C est située dans le bassin B de l'attracteur *bleu*. Il est certain que ce récit fait intervenir une projection, comme dans la modélisation de la déclosion proposée plus haut. Mais ici, c'est plutôt l'étant qui se projette sur l'espace des qualités, au lieu qu'il soit de son côté le résultat d'une projection depuis le “plan de l'Être”.

²⁸ À ce titre, il faut recommander de lire ce que dit l'un des précurseurs de la linguistique morpho-dynamiciste, W. Wildgen, des développements actuels de la linguistique cognitive : cf. Wildgen [1990].

²⁹ p. 173.

Une description plus proche du schème de la décloison est donnée par Thom dans Thom [1972]. Traitant de la même phrase (“le ciel est bleu”), Thom écrit :

« Dans une phrase attributive comme “*Le ciel est bleu*” on doit considérer le déploiement de la catastrophe de Riemann-Hugoniot. L’explosion du verbe libère deux actants superficiels. En général l’un devient substantif – attiré par un actant profond – l’autre adjectif, (il reste à un niveau plus superficiel). Mais ces actants sont abandonnés pour ainsi dire à eux-mêmes : le verbe “*être*” est ainsi une sorte de néant sémantique, l’équivalent de la strate zéro dans l’espace de bifurcation des fonctions. »³⁰

Le discours rapporte un événement dans l’espace interne, événement que Thom qualifie “d’explosion”. C’est le verbe *être* qui libère les deux pôles de signification de la phrase. Dans le contexte de l’article de Thom, on comprend que la *profondeur* dont fait état le processus de “reconnaissance” de l’actant substantif par un actant “profond” est une profondeur psychologique, la terminologie est inspirée par la “structure profonde” de Chomsky. Les actants superficiels comme les profonds sont internes au sens où, dans le modèle morphogénétique, les actants sont toujours internes, ils sont les actants de la dynamique interne étendue au-dessus de l’espace de contrôle. Il semble donc qu’on aurait tort d’interpréter la relation surface/profondeur dont il est ici question dans le sens ontologique heideggerien. Il y a bien un dynamisme (d’explosion) qu’on pourrait rapprocher de la figure de la décloison, mais il n’y a pas l’idée de la projection d’une dimension interne de l’événement sur une dimension externe “statique”.

Par ailleurs, la fin de la citation (“le verbe “*être*” est ainsi une sorte de néant sémantique, l’équivalent de la strate zéro dans l’espace de bifurcation des fonctions”) semble, point surprenant, converger avec la conception commune que Heidegger critique, selon laquelle le verbe Être est dépourvu de sens, voire avec la conception logiciste qui spécifie en termes purement syntaxique le “sens de l’Être”, puisque l’image suggérée par Thom est bel et bien celle d’une copule dépourvue de contenu.

Dans la modélisation plus explicite et plus strictement linguistique de Wildgen³¹, dont je prends connaissance dans Petitot [1992], c’est ce point de vue qui semble prévaloir. Un verbe — du moins un verbe fondamental, relevant de cette part de la sémantique que la théorie catastrophiste de l’organisation casuelle de la phrase prend en charge — est généralement identifié à une classe d’homotopie de chemins dans l’espace externe d’une singularité (l’espace des paramètres de son déploiement universel). Dans le cas le plus simple, celui de la catastrophe *pli*, on a le sémantisme de *finir* et de *commencer*, dont rendent compte les deux sortes de chemins élémentaires qu’on peut tracer sur la droite qu’est l’espace externe relatif au déploiement \mathbb{R}^2+ux , l’un emmenant le paramètre de la zone négative où il y a un

³⁰ Thom [1972], p. 126.

³¹ Cf. Wildgen [1982].

minimum local (interprété comme actant) vers la zone positive où il n'y en a pas, l'autre proposant le voyage inverse (cf. figure 6).

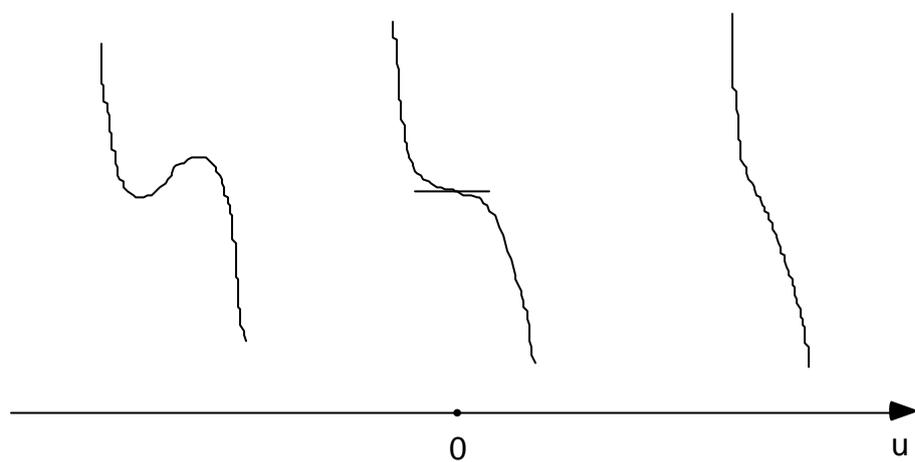


Figure 6

De la même manière, les chemins simples associés au *cusp* fournissent les significations fondamentales du *changement*, de la *réunion-séparation*, de l'*unification-différenciation*, et de la *capture* (qu'on pourra lexicaliser par des verbes appropriés). Mais le verbe 'être' est associé au potentiel stable x^2 , qui n'a pas de déploiement et donc ne délivre aucun scénario actantiel. Jean Petitot écrit :

« 1. La singularité x^2

Étant stable, elle schématise des phrases exprimant un état. C'est la seule catastrophe sans espace externe. Correspondant au verbe "être" elle manifeste le fait que, causalement parlant, "être" n'est pas un verbe (contrairement à ce qu'affirme toute la tradition, d'Aristote à Port-Royal) mais la base de la prédication. »³²

En accord avec la fin de la citation de Thom donnée plus haut, cette option de modélisation semble radicalement opposée à toute interprétation heideggerienne du sens de l'Être.

Pourtant, l'inspiration profonde du modèle de Thom me semble non dénuée d'affinités avec la différence ontologique. Indépendamment de toute application à la linguistique, la situation de base de la théorie des catastrophes est celle d'une dynamique étendue sur un espace : une variété interne munie d'un champ de vecteur est donnée au dessus de chaque point d'un espace de base, conformément à la logique de continuité différentiable exigée par le concept de fibration. L'affectation d'une qualité à un point de l'espace de contrôle (l'espace de base) est alors interprétée comme la sélection de l'attracteur correspondant (dans les applications, selon la logique de la convention de Maxwell ou de la règle du retard parfait)³³. Ne peut-on pas penser la sélection de la qualité comme le mouvement dans l'être, qui s'affecte par projection au plan de l'étant, et reconnaître ainsi le schéma de la décloison ?

Cette lecture surdéterminant le modèle de Thom me semble légitime jusqu'à un certain point. Après tout, dans nombre de cas d'application de la méthode, les variétés internes sont purement et simplement postulées, elles sont des boîtes noires où l'on place des dynamiques chargées a priori d'engendrer les morphologies avec leurs dramaturgies : toute l'information qu'on pourra effectivement obtenir sur ces dynamiques provient de la considération empirique des distributions de qualités. Le discours philosophique de Thom lui-même, souvent, présente le lieu interne des dynamiques avec une certaine aura métaphysique, que ce soit en évoquant *Polemos* le conflit, père de tout réel, en parlant du *Logos* de chaque chose, ou finalement en réactivant le thème aristotélicien de la forme substantielle. Enfin Petitot, lorsqu'il a voulu fonder philosophiquement l'investissement de la théorie des catastrophes dans le champ linguistique, a spontanément rapproché le rôle de la *différentiation* précédant et gouvernant, au plan des dynamiques internes, les *différenciations* linguistiques, de la notion lautmanienne de genèse (profitant à cet égard des analyses de Deleuze, auxquelles il renvoyait³⁴) ; or, un des modèles de Lautman pour penser la genèse, c'est la décloison heideggerienne (il y ajoute beaucoup de Hegel et de Platon, mais ceci est une autre histoire).

³² Petitot [1992], 297.

³³ Cf. l'article de Jean Petitot dans ce volume.

³⁴ Cf. Petitot [1985], 65-68.

Il y a un argument presque technique en faveur d'une telle interprétation, c'est celui qui se prévaut du dédoublement de la notion de temps : dans le modèle de Thom, il y a d'une part le temps selon lequel se déroule l'évolution de chaque dynamique interne, d'autre part le temps selon lequel on suit l'évolution des paramètres de contrôle, les trajectoires sur la variété de base (l'espace externe). Citons Thom :

« Le paramètre v doit être considéré comme un “*temps local*”, en principe différent du temps macroscopique observable qui paramétrise l'axe T . On exprime ainsi le fait – assez général en pratique – que les évolutions locales sont beaucoup plus rapides que l'évolution globale de la morphologie, qui n'en retient que les accidents de grande échelle. »³⁵

La seconde phrase restreint la portée du geste modélisant, en la ramenant à une question de différence d'échelle. Cela témoigne de l'authenticité de la démarche physicienne de Thom. Mais sur le strict plan du modèle, la distinction des temps induit un hiatus ontologique “absolu” entre le plan interne des dynamiques régissant la sélection des qualités et le plan externe du substrat où la morphologie se recueille. L'articulation de ces deux plans est bel et bien la figuration mathématique du concept d'*actualisation* apparenté à celui de la décloison, et cette figuration passe par le concept de projection et par celui du contact infinitésimal, rassemblés dans l'objet moderne *fibration*.

D'ailleurs, pour en revenir à la modélisation linguistique des verbes, il faut bien voir que, dans le principe, il n'est pas véritablement possible de se représenter l'événement verbal tel que le met en scène le déploiement universel d'une catastrophe sans prendre en compte la dimension interne, sans faire opérer une projection. Dans certains schémas très élémentaires comme celui du pli, la chose peut passer presque inaperçue, l'information “au-dessus” d'un point de la droite de contrôle se limitant à “un minimum” ou “pas de minimum”, et le *continuum* évolutif géométrique de la déformation de la cubique n'ayant en fin de compte guère d'incidence sur le scénario verbal. Mais dans un cas comme celui de la *confusion des actants*, le rapport géométrique de la fonce au plan de contrôle joue pleinement, et n'est pas éliminable de la compréhension de ce qui se passe : le dessin doit “montrer” la projection, en l'espèce une trajectoire sur la fonce (historique de la valeur du minimum sélectionné) relevant la trajectoire circulaire de l'espace externe (cf. figure 7).

Dans la modélisation, l'objet privilégié est une *section*, qui opère en sens inverse de la projection, mais le contenu philosophique du rapport entre l'événement de la détermination de qualité (du jeu actantiel) et la manifestation est un rapport de *projection*.

³⁵ Thom [1974], 31-32.

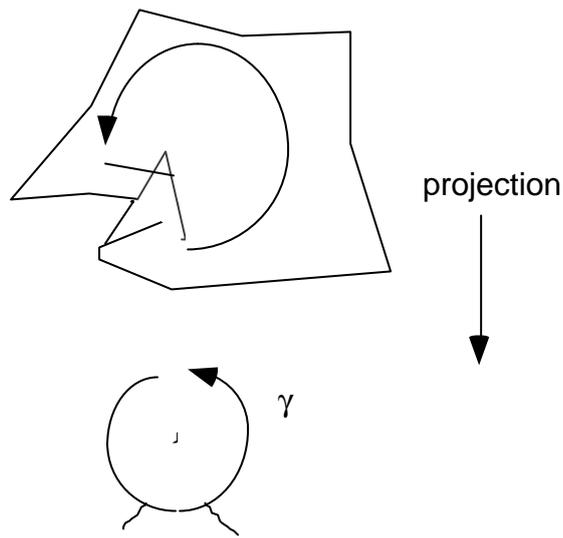


Figure 7

Ce qui ne se retrouve guère de la décloison heideggerienne dans le schéma de Thom, c'est le fait que l'étant, certes, n'aurait lieu qu'au plan externe, mais *proviendrait* de la décloison. Ce n'est pas l'étant, mais la qualité, ou la différenciation qui chez Thom surviennent à partir de l'interne. Dans certaines formulations de Thom, on rencontre la figure de l'étant, incarné par des boules d'espaces euclidiens (comme, paradigmatiquement, chez Langacker), mais il n'y a pas l'idée que ces boules seraient, en quelque sorte, engendrées par des dynamiques verbales : les dynamiques verbales engendrent des actants, les actants peuvent entrer en résonance avec d'autres actants ("profonds"), ou bien affecter une position actuelle, mais pas, en quelque sorte, devenir assignables en passant dans l'actuel. Ou bien on a plusieurs internalités couplées, ou bien on a une internalité adjectivale par rapport à des positions externes : les actants ou les qualités, modélisés comme internes, du côté de l'Être, ne semblent pas des esquisses de l'étant, en termes heideggeriens. L'étant ne peut être compris qu'en termes d'une autre logique, celle, statique, de la boule dans un espace euclidien, qu'on pourrait libéraliser dans le registre topologique, mais qui n'en resterait pas moins unilatéralement *externe*.

Je pense, d'ailleurs, que la modélisation thomienne a profondément raison sur ce point, elle met en relief par défaut une signification importante de l'*étant* qui concerne toutes les sciences, la réflexion heideggerienne sur la différence ontologique se montrant ici d'un secours imprévu pour comprendre les grandes idées immanentes à celles-ci.

Je crois même pouvoir indiquer une trace de ce problème dans le travail actuel de Petitot. Ce dernier, en effet, après avoir tenté de montrer l'intérêt du modèle de Thom et Zeeman pour la théorie linguistique à plusieurs étages de celle-ci

(le phonétique, le syntaxique, le narratif)³⁶ au cours des années 75-85, s'attache aujourd'hui à synthétiser les travaux des nouveaux courants des sciences cognitives en montrant notamment la possibilité de “reprendre” les descriptions des “grammaires cognitives” comme celle de Langacker dans une théorisation fondée sur la mathématique des *systèmes dynamiques*.

C'est ainsi que dans un récent article³⁷, il passe en revue les profondes correspondances qui s'établissent entre différents niveaux d'objectivité ou instruments mathématiques tournant autour de la théorie cognitive de la perception ou du sens spatial (grammaires cognitives, diffusion de contour, théorie des catastrophes élémentaires, archétypes cognitifs linguistiques). Après avoir montré que la diffusion de contour permettait de rendre compte de la reconnaissance par un sujet de la relation d'*association* (cette relation vaut entre deux étants-boules – on part donc de la modélisation “externe” de l'étant dont je faisais état à l'instant – qui sont dans une même région du plan, et s'y trouvent dans l'état de séparation), après avoir montré que la diffusion de contour elle-même se laissait engendrer à partir d'un “potentiel générateur”, il expose la possibilité de restituer l'événement [ENTRER] au moyen de l'évolution catastrophiste d'un tel potentiel :

« Par exemple, pour l'archétype [ENTRER], la transformation de la situation initiale [A₁ ASSOC A₂] en la situation finale [A₁ IN A₂] correspond à la déformation continue d'un potentiel générateur possédant deux minima, déformation traversant une bifurcation (la capture de A₁ par A₂) pour une valeur critique de t [...] »³⁸

Et l'article illustre la correspondance par divers schémas. Ce qui m'intéresse est le point suivant : dans le diagramme de Langacker pour [ENTRER], on voit au début deux cercles extérieurs l'un à l'autre, et à la fin le petit cercle dans le grand cercle, la représentation est délicieuse et limpide pour le sens commun (cf. figure 8).

³⁶ Cf. Petitot [1985]

³⁷ Petitot [1991].

³⁸ Petitot [1991], p. 119.

Figure 8

Si l'on regarde maintenant le schéma de la déformation du potentiel³⁹, on voit effectivement un minimum disparaître, et son bassin se trouver si l'on veut intégré à celui de l'autre minimum, qui subsiste (cf. figure 9).

Figure 9

Mais il y a entre les deux affaires une différence, qui me semble correspondre à l'écart sémantique entre [ENTRER] et [CAPTURER] : à la fin de la déformation du potentiel, on n'a plus accès au minimum “entré”, ce minimum est disparu. On doit se contenter de penser que si son bassin subsistait, il serait dans le bassin de l'autre minimum, celui qui demeure. Il s'ensuit que l'*être-dans* n'est pas du tout représenté ; il ne l'est que modulo un complément interprétatif considérable du modélisateur.

Quel est à mes yeux l'intérêt de cette remarque? Je ne veux pas du tout objecter à la pertinence – au niveau où je peux en juger – de la compréhension morphodynamique de la langue. Ma remarque, par exemple, n'invalide pas la lecture de la *capture* par la déformation. Deuxièmement, il est probablement intéressant, du point de vue de la modélisation, de mettre en évidence [CAPTURER] comme composant sémantique de [ENTRER] en quelque sorte. Enfin, l'article cité montre la possibilité de recoller certaines approches théoriques, en indiquant les voies

³⁹ Cf. Petitot [1991], p. 120.

mathématiques disponibles pour ce recollement, et n'autorise pas celui qui le lit à préjuger négativement des améliorations de dispositif auxquelles on pourrait recourir pour résoudre les problèmes et couvrir tous les cas. Donc, je ne polémique nullement contre l'approche, je suis au contraire de ceux qui se scandalisent que les spécialistes de grammaire cognitive ou de connexionnisme ne reconnaissent pas à quel point leur travaux ont été anticipés par Thom, Wildgen et Petitot.

Je me pose simplement la question suivante : est-ce que la difficulté que je relève n'a pas à voir avec la différence ontologique? Est-ce que le sens de [ENTRER] n'exige pas absolument le marquage des deux étants protagonistes? Est-ce que l'inadéquation partielle de la représentation par le potentiel ne tient pas au fait que cette représentation est faite pour photographier ce qui se passe au niveau "interne", au plan de "l'Être", et qu'elle oublie le plan de l'étant ? Est-ce que, pour faire bref, le problème n'est pas lié au "défaut" de la figuration thomienne par rapport au modèle heideggerien, déjà repéré plus haut? Je sais bien, en posant toutes ces questions, qu'elles passent ma compétence. Mais j'imagine que mes demandes de "huron" philosophique pourraient, après que de meilleurs hommes que moi se les seraient appropriées, produire des fruits scientifiques⁴⁰. Et par ce propos qui met l'éclairage sur ma position de parole, je me suis tout naturellement engagé dans ma conclusion.

Science, Philosophie, Cognition

Je voudrai au cours de celle-ci, comme annoncé, aborder deux problèmes : celui du statut que je viens de donner à un élément de doctrine philosophique vis-à-vis de quelques constructions théorico-scientifiques d'une part, celui de la compatibilité de mon analyse dans son ensemble avec l'autre rôle qu'on a fait jouer à Heidegger par rapport aux matières cognitives d'autre part.

Les deux valeurs possibles de nos analyses

Il me semble important de remarquer que tout ce qui précède peut être entendu de deux manières :

⁴⁰ Je tiens cependant à signaler que, d'ores et déjà, la réflexion que mène Yves-Marie Visetti sur les modèles morpho-dynamiques me semble naturellement focalisée sur la sorte de difficulté que j'évoque à partir de la différence ontologique. Ainsi, la proximité de ce qui vient d'être dit avec ce qui est écrit dans Visetti [1990] aux pages 198 et 199 me paraît *a posteriori* évidente. Mais au-delà, l'insistance de l'auteur, dans l'ensemble de l'article cité, sur la différence qu'il y a entre la représentation des *structures* et la gestion des *processus*, ou son souci de déterminer à partir de quel moment une théorie se prête à une instrumentalisation "effective", me font l'effet de procéder d'un point de vue analogue à celui que j'essaie de promouvoir dans la présente section de ce texte.

1) Ou bien on comprendra que le concept de différence ontologique fournit une clef pour la re-compréhension synthétique d'un ensemble de théories constituées, ayant quant à elles le statut scientifique.

2) Ou bien on estimera que la différence ontologique jouit d'un statut privilégié pour le traitement du problème *sémantique* auquel les sciences cognitives s'attellent, et l'on dira que la recherche en cours, que ce soit en psychologie, en linguistique ou en intelligence artificielle, aurait tout à gagner à comprendre le caractère véritablement primitif de la différence ontologique pour la pensée.

Ce n'est pas seulement cet article dont la rédaction laisse la porte ouverte à ces deux façons d'entendre, c'est toute l'implication de la philosophie dans les sciences cognitives qui manifeste une indécision fondamentale, entre l'instrumentalisation de la philosophie comme doctrine positive de l'esprit – qui correspond à la possibilité (2) – et l'extension aux problèmes cognitifs de la compétence épistémologique de la philosophie – qui correspond à la possibilité (1). Précisons la double correspondance alléguée.

Selon la manière de comprendre (1), la philosophie heideggerienne ne fonctionne qu'à titre de clef herméneutique dans les analyses que j'ai menées, elle est dans la meilleure hypothèse un point de repère conceptuel pour discuter de la légitimité des approches scientifiques : par exemple, on pourra juger que la confrontation que j'ai essayée des idées de Langacker avec le dispositif heideggerien de la décloison est utile pour juger de la pertinence, de la portée, des limites de l'approche cognitive en linguistique. Mais le plus probablement, on se contentera de s'émerveiller de ce qu'un des montages considérés comme les plus abstraits et les plus “vagues” de la philosophie moderne, celui de la différence ontologique heideggerienne, puisse être mobilisé en vue de la relecture de trois théories cognitives, hétérogènes par les moyens intellectuels qu'elles mettent en œuvre (la logique des prédicats et la théorie des modèles pour Montague, une diagrammatique indigène chez Langacker, la théorie mathématique des systèmes dynamiques dans le cas du catastrophisme thomien). Bien entendu c'est déjà beaucoup, cela rappelle à ceux qui seraient prêts à l'oublier, ou plutôt à tout faire pour ne jamais le savoir, qu'il y a une force pure de *l'universel* : le parti-pris de raisonner sur les termes en les laissant prendre la valeur la plus générale dont ils sont capables, à ce moment qui précède la clôture et l'articulation positive où la plus grande incertitude règne sur les relations qui sont à dire et à privilégier, ce parti-pris, qui est celui de la philosophie, reste la seule voie que l'on connaisse pour éprouver de façon radicale l'unité de la pensée, et fournit au spécialiste des disciplines positives qui se laisse séduire par lui le meilleur auxiliaire de l'intelligence qui soit, comme l'expérience l'a mille fois prouvé. En tout état de cause, selon cette première optique, le contenu philosophique intervient pour *réfléchir* le dispositif théorique en lequel s'accomplissent les sciences cognitives, que cette réflexion soit appelée à valoir comme pure synthèse clarifiante, comme voie interprétative à l'égard des concepts, ou comme instrument critique au service de

l'évaluation des théories. Il s'agit de ce que j'appelle la fonction *épistémologique* de la philosophie, qui se module à au moins trois niveaux⁴¹ : le *restitutif*, l'*herméneutique* et le *fondationnel*.

Mais selon la manière de comprendre (2), en revanche, la philosophie n'intervient pas "après" la science pour apporter un supplément (restitutif, herméneutique ou fondateur), elle prétend être celle qui a deviné les bons points de départ, les bons schèmes organisateurs pour une étude raisonnée de la *pensée*. Elle s'adresse pour ainsi dire aux sciences cognitives, pour leur dire : "cet objet que vous vous donnez comme celui d'une investigation scientifique est le mien, et je suis en mesure de vous prouver, en allant regarder dans le détail ce que vous en faites, que vous n'en direz jamais rien de pertinent et de profond sinon en assujettissant vos discours ou vos montages théoriques à ce que moi j'ai anticipé à son sujet dès avant, par ma méthode non méthodique du questionnement radical et de la réflexivité." L'enseignement du présent article, selon cette perspective, serait que la différence ontologique est une structure absolument fondamentale pour le langage humain, et que Heidegger, en la dévoilant, se montre par avance un guide pour l'étude "cognitive" de la signification.

Cette seconde façon d'entendre les trois études de théories qui précèdent est celle qui n'est possible que parce qu'il s'agit de *sciences cognitives*, que parce que la philosophie, interprétée comme *philosophie de l'esprit*, peut être classée comme une des disciplines centrée sur la région esprit, membre à ce titre de la galaxie cognitive. Alors que le premier rôle imaginé pour les mêmes analyses est celui qui donne à la philosophie le même statut qu'elle a vis-à-vis de toute science.

J'ai envie de laisser cette alternative en l'état, pour cet article au moins, parce qu'il me semble qu'elle n'est pas démêlable de manière simple, du moins si l'on veut être juste avec les documents intellectuels. Il est certain que la philosophie quand elle s'occupe de l'esprit – et ceci serait applicable à Heidegger bien entendu – fait toujours autre chose que tenter de le connaître d'un savoir positif ; mais il ne me semble pas possible néanmoins d'évacuer une valeur de connaissance pure, intéressante pour les sciences cognitives, de ce qu'elle dit. En termes un peu plus techniques, je dirai que l'existence même des sciences cognitives force le discours philosophique à faire la part en lui de ce qui est "argument transcendantal" et de ce qui est mise en perspective du cognitif humain, et que cette tâche est non triviale.

Deux régions ou savoirs cognitifs, ou deux Heidegger?

J'en viens maintenant au second problème que mes analyses semblent poser : l'usage de la référence à Heidegger au cours de cet article met-il Heidegger en conflit avec cette autre figure de lui-même à laquelle Winograd et Florès, après H. Dreyfus,

⁴¹ Pour une description plus complète des niveaux de l'épistémologie comme philosophie, cf. Salanskis [1991], ch. IV.

ont fait appel pour critiquer les espérances de l'intelligence artificielle et des sciences cognitives classiques? Ou bien ces deux discours critico-épistémologiques différents se référant tous deux à Heidegger révèlent-ils plutôt une opposition avec elles-mêmes des sciences cognitives?

Cette nouvelle question appelle, à mon avis, une réponse prudente. Il faut d'abord dire, en effet, que les exemples de démarches “cognitives” ici pris en compte ne sont pas représentatifs du courant dominant critiqué sur une base heideggerienne, ou en partie heideggerienne, par Dreyfus, Winograd et Florès :

- D'une part, il s'agit dans les trois cas d'approches de la question *linguistique*, de tentatives de prendre en charge à un niveau fondamental l'organisation du sens dans le langage ; ces tentatives, chacune à leur manière, sont sensibles au fait que le langage est la “maison de l'Être”, comme on le dit dans la confrérie heideggerienne, voulant signifier par là que dans le langage est nécessairement déposé toute compréhension que nous pouvons avoir du sens en lequel les choses sont ce qu'elles sont : le projet de Langacker est assez explicitement une exploration de l'ouverture infinie et fondamentale du possible sémantique dans le langage ; René Thom a écrit récemment “Je suis convaincu que le langage, ce dépositaire ancestral de notre espèce, détient dans sa structure les clés de l'universelle structure de l'Être.”⁴² ; Montague lui-même inscrit son travail dans le courant la philosophie logique du langage, à son heure triomphante, courant dont je ne suis pas le premier à remarquer qu'il a donné au langage un rôle central, quasi-métaphysique (ramenant en particulier *a priori* toute question philosophique pertinente aussi bien que toute question de validité scientifique authentique à la forme logico-linguistique et à l'examen des énoncés “effectifs”).

- D'autre part, et pour aller encore dans le même sens, il est indéniable que le projet de Thom comme celui de Langacker se laissent classer comme des réactions contre le paradigme cognitiviste critiqué par Dreyfus, Winograd et Florès (dans le cas de Thom, la réaction précède en partie⁴³ ce à quoi elle réagit, en tout cas elle en est contemporaine et elle anticipe le débat moderne de vingt ans). Par ailleurs, en dépit du fait que la conceptualisation de Montague est plus proche des idées “cognitivistes”, le fait qu'on y puisse trouver une version de la *différence ontologique* est un symptôme de ce que Montague formule le “logicisme” lui-même à un niveau fondamental et radical, en sorte que sa teneur ontologique devient explicite ; et en ce sens, sa recherche se distingue elle aussi de l'orientation cognitiviste dominante, fût-ce celle qu'on peut imputer à quelqu'un comme Chomsky, pourtant historiquement proche de Montague.

⁴² Cf. Thom [1992].

⁴³ Thom réagit à des formes antérieures ayant à voir avec le cognitivisme, comme le générativisme chomskien, mais aussi le structuralisme formaliste en général.

Donc, la possibilité de mes analyses témoigne sans doute d'une division des sciences cognitives ; le projet dominant de la compréhension computationnelle de l'esprit et de l'intelligence artificielle ne pouvait pas être réceptif à la différence ontologique comme les auteurs théoriciens du langage que j'ai abordés.

Mais je veux ajouter ceci, pour conclure : il y a aussi une division de la pensée de Heidegger d'avec elle-même, dont mon propos témoigne. Cette division s'exprime dans la double valeur du concept de différence ontologique.

D'une part, ce concept est un concept *ontologique* ; en dépit de ce qu'a pu dire Heidegger dans certains textes (mais aussi en accord avec ce qu'il a dit ou écrit dans d'autres), le schéma de la décloison est un schéma descriptif universel, une "forme" prétendant à s'investir partout. Notamment la science du vingtième siècle a développé une attention à l'*actualisation* qui trouve probablement dans le dispositif heideggerien son meilleur modèle⁴⁴. De la valeur *ontologique* du concept de différence ontologique découle nécessairement sa valeur *épistémologique* : un concept qui est une clef théorique de la compréhension de l'Être ne peut que fournir un appui essentiel à une analyse réflexive des discours de science. Il est fort probable que Heidegger n'apprécierait guère d'être ainsi impliqué dans l'affaire épistémologique, mais il n'est pas question de lui éviter cette opprobre!

D'autre part, la différence ontologique est un concept *existential*, il est le même le concept à partir duquel se pense, dans la perspective heideggerienne, le propre de l'existence. La différence ontologique, explique Heidegger, requiert le *Dasein* : la pensée, l'authenticité, la modulation différentielle des "époques" de l'histoire de l'humanité ont trait à la façon dont la requête de la différence ontologique (la "parole de la duplication") est entendue. Le champ existentiel, que *Sein und Zeit* décrit (situe et parcourt) d'une phrase en disant que le *Dasein* est un étant tel que "pour cet étant *il y va de son Être*", est envisagé par le second Heidegger complètement dans la perspective du mystère de la *déclousion* et du retrait de l'Être. Au point que la structure fondamentale de la "transcendance" ou "sortie hors de soi", caractéristique en dernière instance de l'Être-au-monde du *Dasein* – structure en termes de laquelle tout se comprend et s'approche dans *Sein und Zeit*, et où Winograd, Florès et Dreyfus voient le grand oublié du paradigme cognitiviste – est redéfinie par le second Heidegger comme une sorte d'écho corrélatif de la décloison, le mouvement de sortie hors de soi du *dasein* se déterminant en quelque sorte comme réponse ou contre-coup topologique au mouvement de sortie hors de soi de l'Être lui-même.

Il y a donc aussi deux Heidegger, l'un qui découvre pour ainsi dire une nouvelle configuration ontologique, l'autre qui interprète l'existentialité dans sa distinction d'avec la réalité. Chez Heidegger lui-même se laisse percevoir comme le sentiment d'un combat entre ces deux facettes, combat que recoupe jusqu' à un certain

⁴⁴ Voir au sujet du cas de la mécanique quantique Salanskis [1993].

point la distinction du premier et du second Heidegger : il arrive que Heidegger présente toute l'analyse subjectivo-centrée de *Sein und Zeit* comme une sorte de détour nécessaire, qu'il ne pouvait éviter pour en arriver à se poser la question de l'Être comme telle, c'est-à-dire thématiser la différence ontologique comme forme à méditer par delà l'existence. Mais le même conflit se reconduit sur un mode inverse en ceci que le premier Heidegger, tolérant le privilège philosophique de l'existentialité, admet que son discours soit jusqu'à un certain point réglé sur un rapport à la science, que la question de l'Être et de l'ontologie soit aussi celle de la Science, alors que le second Heidegger, plus enclin à penser la différence ontologique comme pôle indépendant de toute figure du sujet, récuse avec beaucoup de violence tout rapport de ce qu'il appelle entre autres choses *herméneutique* avec le propos scientifique.

Morale de cette conclusion : de même que l'implication de la philosophie dans les sciences cognitives hésite profondément entre la modalité épistémologique et la modalité instrumentale, de même cette implication produit ou révèle des lignes de fractures plus ou moins homologues, tant du côté des sciences cognitives que du côté de la philosophie. C'est ce jeu complexe qu'il s'agit aujourd'hui d'assumer avec intelligence.

Jean-Michel SALANSKIS
CNRS - Paris

Bibliographie

- BUTCHAROV P. [1988]—Russell's Views on Reality, *Grazer Philosophische Studien*, vol **32**, 165-167.
- HEIDEGGER M. [1927]—*Sein und Zeit*, 1985 Authentica, traduction A. Martineau.
- HEIDEGGER M. [1949]—La Parole d'Anaximandre, in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris : 1980 Gallimard, 387-449.
- HEIDEGGER M. [1954]—*Qu'appelle-t-on penser?*, Paris : 1959 PUF.
- HEIDEGGER M. [1962]—Temps et Être, in *Questions IV*, Paris : 1976 Gallimard, 12-51.
- HEIDEGGER M. [1963]—La thèse de Kant sur l'Être, in *Questions II*, Paris 1968 Gallimard, 71-116.
- HUSSERL E. [1905]—*Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, Paris : 1964 P.U.F..
- LANGACKER R. [1986]— An introduction to cognitive grammar, *Cognitive Science* **10**, 1-40.
- LANGACKER R. [1987]— Noms et Verbes, Paris 1991 : *Communication* **53**, 103-153.
- LANGACKER R. [1987]— *Foundations of cognitive grammar*, Stanford : Stanford University Press.
- LANGACKER R. [1991]— *Foundations of cognitive grammar II*, Stanford : Stanford University Press.
- MERLEAU-PONTY M. [1945]—*Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MONTAGUE R. [1974]—*Formal Philosophy*, New-Haven and London : Yale University Press.
- PETITOT J. [1985]—*Morphogenèse du sens*, Paris : PUF.

- PETITOT J. [1991]—Syntaxe topologique et grammaire cognitive, *Langages*, 97-127.
- PETITOT J. [1992]—*Physique du sens*, Paris, Éditions du CNRS.
- QUINE W.O. [1969]—*Relativité de l'ontologie et autres essais*, Paris : 1977 Aubier-Montaigne.
- SALANSKIS J.-M. [1986]—*Le Continu et le Discret*, Thèse de doctorat, Université de Strasbourg.
- SALANSKIS J.-M. [1991]—*L'herméneutique formelle*, Paris : Éditions du CNRS.
- SALANSKIS J.-M. [1993]—La mathématique de la nature et le problème transcendantal de la présentation, à paraître dans la revue *Archives*.
- THOM R. [1970]—Topologie et linguistique, in *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Paris : 1974, Union Générale d'Éditions (10/18), 193-228.
- THOM R. [1972]—Langage et catastrophes : éléments pour une sémantique topologique, in *Modèles mathématiques de la morphogenèse*, Paris : 1974, Union Générale d'Éditions (10/18), 89-126.
- THOM R. [1992]—L'Antériorité ontologique du continu sur le discret, in *Le Labyrinthe du Continu*, Salanskis J.-M. & Sinaceur H. Éd., Paris, Springer-France, 137-143.
- VISETTI Y.M. [1990]—Modèles connexionnistes et représentations structurées, in *Intellectica*, n° 9-10, p.167-212.
- WILDGEN W. [1982] — *Catastrophe Theoretic Semantics. An Elaboration and Application of René Thom's Theory*, Benjamins, Amsterdam.
- WILDGEN W. [1990]—Le problème d'un langage imaginal en sémantique cognitive, contribution au colloque *Linguistique, sémantique et cognition* (Paris, 1989), à paraître.